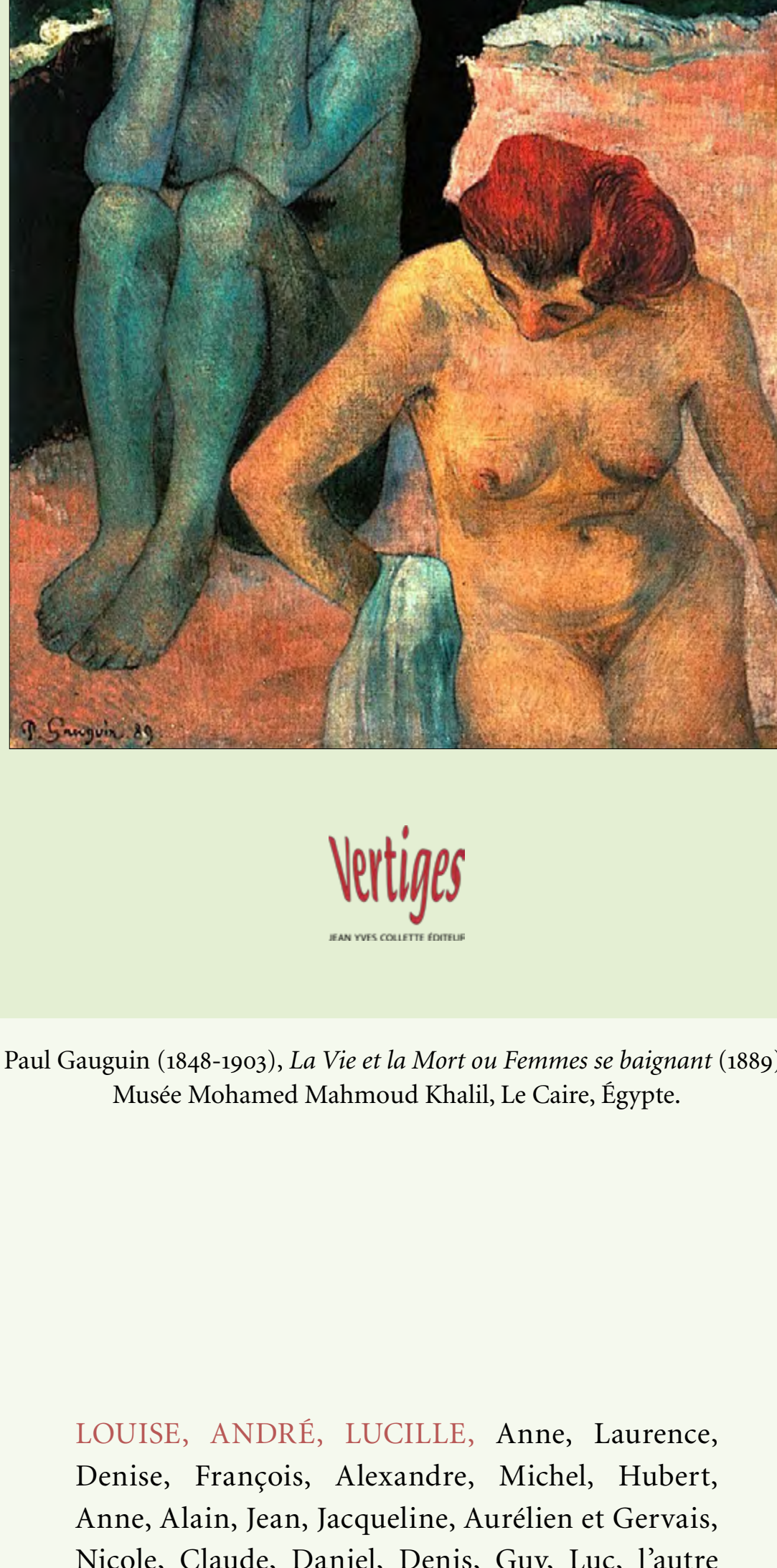


Jean Yves Collette

Paul & Paul

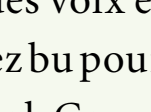


Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉCRIVAIN

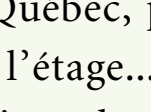
Paul Gauguin (1848-1903), *La Vie et la Mort ou Femmes se baignant* (1889), Musée Mohamed Mahmoud Khalil, Le Caire, Égypte.

LOUISE, ANDRÉ, LUCILLE, Anne, Laurence, Denise, François, Alexandre, Michel, Hubert, Anne, Alain, Jean, Jacqueline, Aurélien et Gervais, Nicole, Claude, Daniel, Denis, Guy, Luc, l'autre Michel, Huguette, Roger, Raymonde, Antoine, Charles, Chantal, Georges, Thérèse, Jean-Louis, Serge (qui a les cheveux roux), Suzanne qui vient de faire paraître un autre roman, Albert et Marcelle, Juliette et Jules, Jean-Charles, Jacques et Marie-Claude, Simon, Jean-Luc et son amie bulgare dont le prénom compliqué m'échappe, Emilia, Antonio, Noëlle et Marie, Michaël, Claude et Marie, Ben (Benoît), Sylvie, l'autre Michel (*bis*), Ève, Bertrand, Colette, Danielle, Pierre, l'autre Alexandre, Antoine, Jocelyne et Charles B., Reynald et Manon, Stéphane, Denis (le deuxième), Marie et Jacques, Sylvia, Richard, Barbara, Serge R., Johanne, Hélène et Claude S., Yves et Pierre.

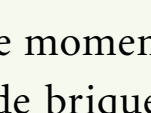
Enfin, avec un peu de retard, malgré tout en pleine forme, tous deux vêtus de bleu – du bleu qui fait frémir les politiciennes – dans une vieille bagnole verte au capot blanc, chacun emportant assez de victuailles pour satisfaire au moins les invités des noces de Cana, Paul & Paul arrivèrent.



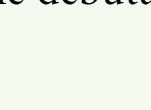
La fête s'était poursuivie fort tard dans la nuit. En fait, il aurait mieux valu dire qu'elle s'était achevée avec les premières lueurs de l'aube. C'était l'hiver, à la campagne; les rayons du soleil matinal glissaient entre les piquets des clôtures; Jean-Paul Lemieux n'était pas loin, mais il n'était pas là. Certains, qui s'étaient couchés plus tôt, avaient occupé les chambres à la disposition des visiteurs. Comment avaient-ils pu s'endormir dans le brouhaha tapageur des voix et de la musique? Sans doute, ils avaient assez bu pour se trouver assommés par les effets de l'alcool. Ceux qui restaient s'étaient plus tard installés dans des fauteuils, étendus par terre, tant bien que mal, sur des coussins et des couvertures ou dans des sacs de couchage qu'ils avaient judicieusement apportés. Ils se trouvaient rangés tels des poulamons sur la glace dès après avoir été pêchés. Parmi les corps, certains étaient plus agités que d'autres; par exemple, le corps de Paul – celui d'un parolier qui allait devenir célèbre – tentait alors de «chevaucher» celui de Paul, allongé à sa droite! Une amie de ce dernier, qui se trouvait à sa gauche, cherchant à protéger ce qui était un peu son bien, vint se coucher entre les deux hommes. Le futur parolier grogna, se retourna et s'endormit.



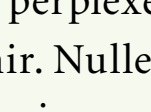
Quelques jours plus tard, dans un établissement de la rue Couillard, à Québec, près de la fenêtre qui donne sur un mur, à l'étage... Une musique ample, des chansons françaises, des voix sans paroles qui figurent des conversations, des bruits de couverts... À une table – incidemment éclairé par l'une de ces lampes à la vapeur de mercure qui dessinent, vue du ciel, les boulevards urbains – le mur rouge paraît rose, un peu cuivré, et contraste joliment avec la neige qu'apercevrait celui ou celle qui s'approcherait de la fenêtre. À l'intérieur, l'air est tiède. Il y a des va-et-vient qui précèdent d'autres moments où rien ne bouge. Paul & Paul se remémorent la fête qui a eu lieu à Lotbinière; ils parlent d'un voyage que l'un d'eux compte faire dans quelques mois; ils discutent, ils ajoutent aux bavardages qui ont cours Chez Temporel. Par moments, par hasard, le rythme des paroles décroît, fait une pose. Un silence assez lourd s'installe, plutôt désagréable, dès qu'il surgit. Une femme chantonne : «La, la la, la la, la la la la». Les conversations reprennent. Elle sourit intérieurement. Se consultant de l'œil, Paul & Paul choisissent ce moment pour quitter le café et laisser là le mur de briques teinté rose, cuivré, et la tonalité de ce «La, la la la la...» réconfortant.



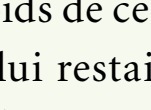
Paul attendait Paul. Ce dernier jouait, au Théâtre de la Commune, dans une pièce actuelle qui ne ressemble pas à du théâtre, et qui nous change de ses routines. Paul s'impatientait. Déjà dix minutes qu'il devrait être sorti de cette salle bizarre, installée dans les entrailles d'anciens entrepôts frigorifiques, joliment situés dans un secteur industriel en partie désaffecté. Ici, chaque soir, quelques centaines de personnes s'installent sur des sièges inconfortables, assemblés en triangles, aux angles desquels s'effectuent les entrées et sorties des acteurs. Paul avait vu le *show* à trois reprises – c'était assez – et préférait, maintenant, attendre dans sa voiture que Paul le rejoigne. Paul apparut. Paul démarra en trombe, un peu énervé. Il ne demanda pas à Paul ce qui l'avait retardé – des spectateurs qui offraient leurs félicitations ou bien un engorgement dans l'unique et très petite salle de démaquillage. Quand ils arrivèrent Au chat vert, un bar où jouait le tromboniste Paul Tremblay, le spectacle débutait.



À la pause, l'humeur de Paul n'avait pas changé. Il constata de lui-même qu'il était désagréable et il chercha à parler de n'importe quoi pour se changer les idées et faire oublier son attitude. Il lança à Paul : «Savais-tu que les Finlandais étaient les plus grands consommateurs de monde?» [Silence étonnant.] Il poursuivit : «C'était le cas en 1983 – de toute manière. Mais la statistique n'indique pas la provenance du café ni de quelle manière ces Nordiques préféraient le boire. Quoi qu'il en soit, soixante pour cent de la production mondiale – des variétés d'arabica (*bourbon, munconovo, maragogyne et caturra*) – croissent en Amérique du Sud...» Paul ajoute : «Pour ma part, ce qui m'intéresse le plus dans le café, ce sont les fruits du caféier, ces petites «cerises» rouges regroupées à l'aisselle des feuilles, dans cet état impropres à la consommation, mais tellement jolies!» [Pause.] «Tu sais comment j'aime le rouge...» [Pause.] «À regarder les feuilles vertes de la plante et ses fruits, je pense tout de suite aux fleurs tropicales qui nous servent ici de décoration pour la Noël. Des poinsettias, je crois. Oui, des poinsettias! Paul regardait Paul, perplexe; il se demandait où l'autre voulait en venir. Nulle part, se répondaient-ils simultanément, mais sans ouvrir la bouche...



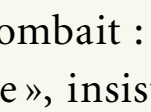
Ce soir-là, Paul est assis à son pupitre, en train d'écrire. Il se sent un peu «drôle» sans trop comprendre pourquoi. Sa main gauche, sur la table devant lui, se met doucement à enfler. Paul, l'éphémère se développe; il peut rêver; à l'extrémité de son bras, il observe sa main grandir, effrayante, atteignant rapidement une taille si énorme qu'elle occupe la moitié de la table. Un peu plus tard, elle tombe par terre, entraînant Paul en bas de sa chaise. Sa main a maintenant la même taille que tout le reste de son corps et elle est encore plus lourde que le poids que l'on peut lui supposer en fonction de sa taille. Paul est fixé à une montagne de chair – sa main – et son seul désir est de se séparer de ce membre monstrueux. Dans sa panique, il est prêt à se couper le bras de la manière la plus brutale... mais comment se rendre à la cuisine en traînant un pareil poids? Horrifié, il en était là quand il se rendit compte que ses pieds prenaient aussi des proportions anormales. Déjà, la taille et le poids de ces appendices l'avaient immobilisé. Ce qui lui restait de corps «normal» était en train de disparaître au milieu de ses membres hypertrophiés. Puis ce fut l'autre main, puis les bras, puis la tête... Le corps de Paul a maintenant disparu (étouffé, broyé... nul ne le sait!) sous son nouveau corps enflé! La sieste de Paul, cet après-midi, ne l'aura pas vraiment reposé.



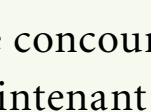
La vie continuait, la mort aussi, et les nouvelles qui vont avec : «Mesdames et messieurs, bonsoir. Radio-Canada vous présente le grand radiojournal de 17 h 30. Au sommaire, ce soir : Le premier ministre Brian Mulroney...» Il faut partir, dit Paul, sinon nous serons en retard. N'oubliez pas tes clefs. Nous allons d'abord passer au magasin chercher Paul, confirme P. «... Pour leur part, les ministres des finances des sept pays les plus industrialisés réunis à Washington...» Au chevet de Paul – le père de Paul, – gravement malade depuis plusieurs mois : de la tristesse. Au chevet des gouvernements, innombrables malades depuis toujours : du dégoût.



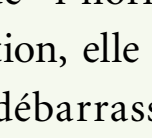
Paul & Paul s'étaient rencontrés sur la rue Saint-Denis, à l'intersection de la rue Roy. Ils fréquentaient tous deux des librairies de solde où ils faisaient des trouvailles. «Allons manger, dit Paul à son homonyme, nous en profiterons pour examiner nos acquisitions du jour...» Au restaurant, le hasard voulut qu'ils soient placés à proximité d'une table où des «sujets» attirèrent leur attention. Le premier se nommait Paul, le second, Paul. Celui-ci, avec un accent étonnant dans la cité, demande : «Que feriez-vous si l'archange Gabriel vous apparaissait?» L'un était curé, laid, le nez écrasé, l'air d'un boxeur défraîchi, habillé «pépère», mais semblait bon vivant! L'autre, de la même profession, beaucoup plus jeune, chemise bleu poudre, veste de cuir noir, bronzé, belle gueule, du genre dogmatique... du genre théorique! Le premier parlait des problèmes que lui causait sa bonne; l'autre de la situation du monde, et des Arabes – dans la mesure où le monde se situe quelque part, autrement que quelque part dans l'univers et que les Arabes, bon! les Arabes... Paul, monologuait : «Moi, j'ai vécu à Rome...» pendant que l'autre buvait goulument son «eau de vaisselle» et affirmait, décousu : «Y savait ouss'qu'était l'endroit», dans un bel acadien naturel. L'addition tombait : «On ne laisse pas de pourboire sur la taxe», insiste Paul pendant qu'il examine le bout de papier sous toutes ses coutures. «La TPS, la TVQ... On en a assez!» ajoute l'autre Paul. «Sors donc tes cartes de crédit!», renchérit Paul, dévisageant Paul!



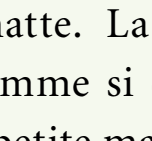
Paul n'avait jamais eu l'intention d'apprendre par cœur les cinq cent cinquante-cinq sonates par clavecin de Scarlatti (Domenico, le fils), mais, tout de même, il affectionnait particulièrement ce compositeur, dont les œuvres accompagnaient ses éveils, lorsqu'il s'installait, à l'aurore, à son clavecin. Une folie, ce clavecin, qu'il avait fait construire spécialement pour lui par un facteur de Montréal! Entre la commande et la livraison, il s'était écoulé plus d'une année qui avait cruellement aiguë son désir et sa patience. Paul raconte volontiers un rêve récurrent qui le hantait à cette époque : il participait à un concours et devait (selon le catalogue Kirkpatrick) découvrir le numéro d'une sonate de Scarlatti après l'audition des douze premières mesures. Chaque fois, au moment de donner la réponse, Paul se réveillait, perdant ainsi l'occasion, il en était sûr, de remporter le premier prix de ce concours – un clavecin – que le compositeur, maintenant à la retraite, devait livrer lui-même!



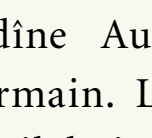
À vive allure, sur la voie de gauche de l'autoroute qui mène à la capitale, l'automobile file depuis plus d'une heure, dépassant tous les autres véhicules. Au volant, Paul fixe la route avec attention, conduit avec souplesse malgré / grâce à la vélocité de sa voiture. Il n'est pas en retard ni attendu à un moment précis, mais il aime rouler vite. Ivresse commune à certains conducteurs qui font corps, si l'on peut dire, avec leur automobile. Il ne voit rien, n'entend rien qui n'ait de rapport avec sa conduite. Le passager – car il y a un passager – tout aussi silencieux, le regard dans le vague du paysage, semble absorbé dans ses pensées. Il n'en est rien. L'état d'hébétéude qui est le sien correspond au défilement, devant ses yeux, des pylônes, des rares arbres et des champs en friche qui bordent la voie rapide. Dans l'état où il se trouve, le passager n'aurait pas su dire ce qu'est une pensée. À quelques kilomètres de l'arrivée, Paul décélère et son attention, du même coup, fléchit. Il dit simplement à son passager : « Je m'exerce à m'auto-détruire. » Il ajoute, intérieurement : « Pour mieux survivre. » Puis, de vive voix : « De cette manière, je m'attends à tout. » Et, encore pour lui-même : « Pourtant, rien ne survient ! »



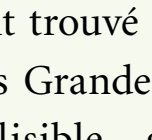
PARIS, LE 12 NOVEMBRE. — Cher Paul, nous sommes arrivés à ce petit hôtel (« deux étoiles »), 21 rue du Chevalier-de-la-Barre, hier, le 11.11.1991. Lorsque nous avons regardé l'horloge numérique, au moment de l'inscription, elle marquait précisément « 21 : 21 ». Aussitôt débarrassés de nos bagages, nous sommes ressortis pour manger. Au gré des pas, nous nous sommes dirigés vers la Butte Montmartre (l'hôtel est dans le XVIII^e arrondissement), et vers Le Consulat, presque désert à cette heure tardive et en cette saison pluvieuse – un restaurant pour touristes, avec piano (et pianiste chargé de divertir les clients avec des airs connus et typiques). Nous n'avons pas parlé des nombres, des chiffres qui retenaient plus tôt notre attention (quoique nous avions convenu de les noter) ; nous avons surtout parlé du voyage qui commençait et du rythme lent que nous voulions lui donner. Des lectures, des promenades, du cinéma, car le temps file si rapidement. Je t'écrirai bientôt plus longuement, cher Paul. En attendant, je te transmets mes salutations amicales. P.



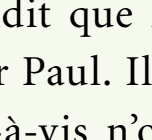
Paul pense à sa chatte. La chatte de Paul fait des miaulements comme si elle pleurait. Elle n'a jamais eu que cette petite machine sonore. C'était le seul miaulement que Paul lui connaissait. Sa fourrure rousse et noire, bariolée et de longueur inégale, sa queue énorme et ébouriffée laissent supposer qu'elle était apparentée à une race appelée Maine Coon. Cyclone – c'est le nom qu'elle portait – avait, toute petite, une touffe de poils clairs derrière chaque oreille. Elle n'était pas très jolie. Né à la ferme, elle a gardé longtemps une odeur « naturelle ». Fantasque, aventurière, Paul ne compte plus les acrobaties qu'il dut faire pour la déloger d'un lieu inusité ou d'une situation cocasse.



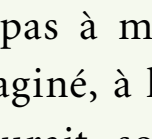
Ce soir-là, Paul dîne Au Mandarin, sur le boulevard Saint-Germain. Le neuvième jour du mois de novembre, il boit un verre de Strega. Après un spaghetti *carbonara*, un morceau de gorgonzola, quoi de mieux qu'un verre de Strega ! Un peu plus tard, trois gouttelettes brunâtres – à cause de trois carrés de sucre tombés, par un hasard pur, dans un expresso, sans distinction de sexe – tachent la page soixante-dix-neuf du livre qu'il est en train de lire. Paul s'entendit expirer : « Bon... encore une tache ! » Un autocar portant l'inscription « Les Pulmans d'Aquitaine » passe devant la vitrine tandis qu'une phrase incongrue lui vient aussitôt à l'esprit : « Puisque la nudité des femmes vous importe moins qu'à moi. »



Ici, Git-le-Cœur, dirions-nous, mais jamais le dimanche, comme l'indique la carte de visite du restaurant du même nom, sur la rue du même nom, dans une ville célèbre. Au téléphone : 46.33.02.06. Paul avait trouvé la carte à la réception du modeste hôtel des Grandes-Écoles où il habitait temporairement. Illisible, grogna-t-il. Lui qui s'était « brûlé » les yeux devant les mauvais écrans des photocomposeuses, il ne lisait plus que de rares ouvrages dont les caractères se rapprochaient de ceux des livres que l'on fabrique pour les enfants. Il avait franchi la porte du restaurant à 21 h. Heureux, aujourd'hui, il espérait que le menu soit lisible. Il n'eut pas à se rebiffer. Il commanda après avoir écouté attentivement la description de la table d'hôte que lui fit le maître d'hôtel. Au moment de prendre le café, Paul entra, se dirigea vers la table de Paul et dit : « On m'a indiqué que je pourrais te trouver ici... » Paul eut un mouvement d'humeur.

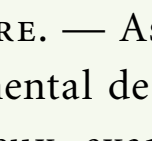


« Tu ne devineras pas ce qui m'est arrivé », annonça tout de suite Paul, s'adressant à Paul. « Et je prendrai également un café », lança-t-il au garçon qui s'approchait. Paul aurait préféré terminer la soirée sans rien entendre, sans rien voir, seul, jouissant de son anonymat à cette table du Git-le-Cœur. Paul attendit que le café lui soit servi, croyant faire languir Paul. Il ne s'était pas encore étonné que son vis-à-vis n'ouvrit pas la bouche. « Alors, je mangeais un sandwich au bistrot en face de ton hôtel », commença-t-il... Il s'interrompit, réalisant tout à coup que Paul, s'il l'écoutait, ne l'entendait pas. « Et toi, ça va ? La santé ? Le moral ? Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? As-tu reçu des nouvelles de P. ? » Paul lui consentit enfin un sourire narquois : « Alors, tu mangeais un sandwich infect au bistrot minable en face de mon hôtel crasseux et... » « Je t'offre le café », continua Paul, tendant un billet de banque au garçon qui présentait l'addition. Ils sortirent.

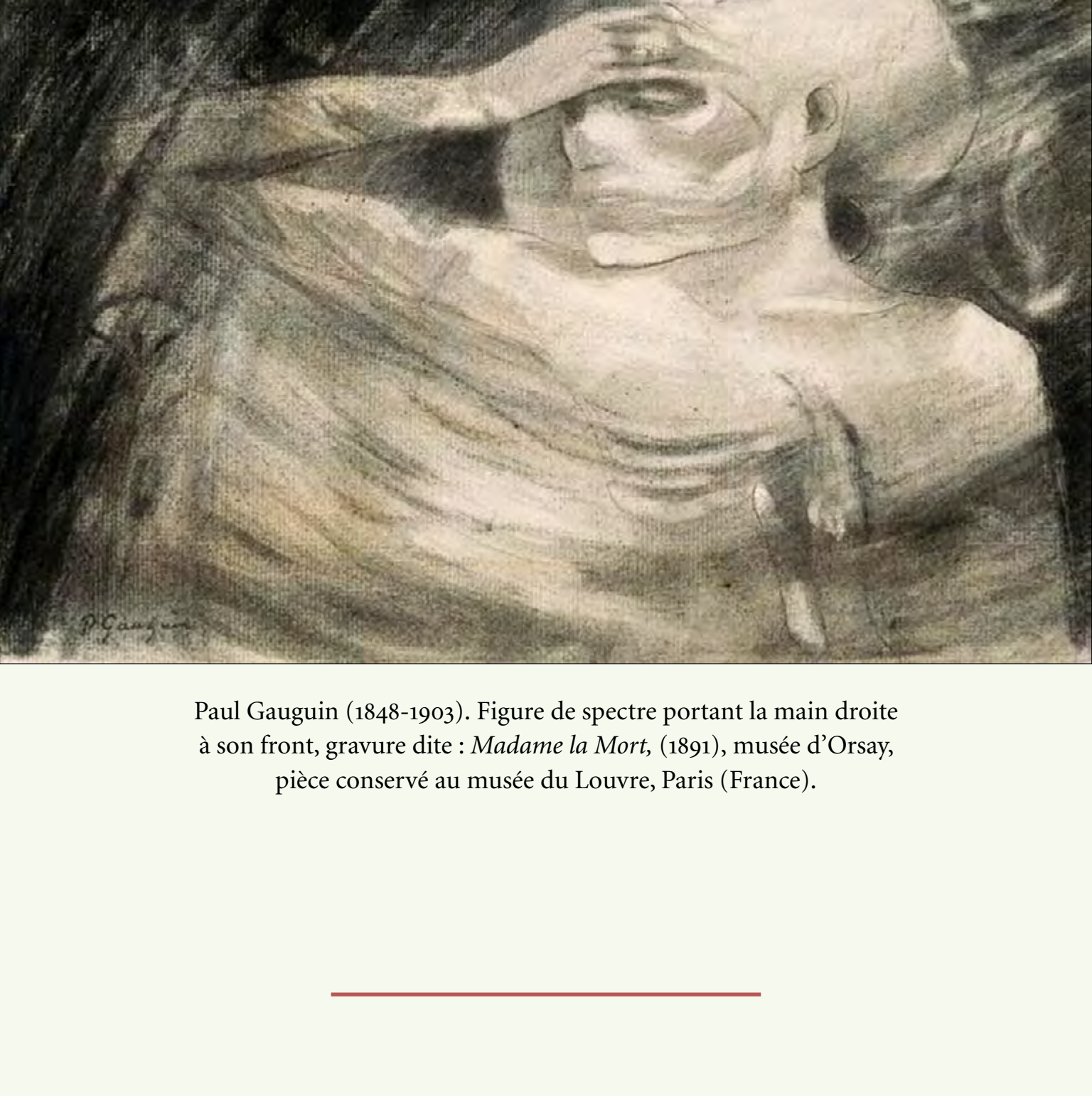


Ils marchèrent un moment dans le quartier. Paul ne réussissait pas à mener la conversation comme il l'avait imaginé, à lui donner l'intensité dramatique qu'il aurait souhaité. De plus en plus énervé, comprenant que Paul ne le laisserait pas raconter ce qui lui était arrivé, il se pencha devant lui, l'empêchant d'avancer. Il lui tendit une enveloppe chiffonnée. Après un moment d'hésitation, Paul l'ouvrit et, sur un morceau de papier ligné, il put lire : « Je suis une Extra terrestre, j'ai les organes sexuelle dans le creux de ~~la~~ main, nous avons présentement une relation sexuelle. Si vous jouissez souriez. » Tel quel ! Interloqué, Paul dit à Paul : « Ici git le cœur ».

PIÈCE À CONVICTION.



ROME, LE 5 DÉCEMBRE. — Assis dans les marches de l'escalier monumental de la *piazza del Popolo*, Paul, le front soucieux, examine la courte lettre qu'il vient de recevoir et qui se lit comme suit : « Cher Paul, il m'est venu une idée. Quelquefois... quelquefois, il m'arrive de penser / qu'une idée / jetée au hasard / peut faire des vagues ! / Je pense bien à toi. J'ai hâte de te revoir. P. » Paul se lève et s'enfuit vers son hôtel. Il monte à pieds les quatre étages. Il prend une douche bien chaude et se couche. Il est 14 heures. Dehors, le soleil de fin d'année a du mal à transpercer les nuages. Paul, le front soucieux, ne dort pas. Il se lève, ouvre les grands doubles volets de la fenêtre, enjambe le parapet et se jette sur le trottoir.



Paul Gauguin (1848-1903). Figure de spectre portant la main droite à son front, gravure dite : *Madame la Mort*, (1891), musée d'Orsay, pièce conservé au musée du Louvre, Paris (France).

Paul & Paul

est un texte de Jean Yves Collette

commencé en 1993, puis abandonné ;

repris en 2010, il est abandonné de nouveau, après quelques pages.

Repris en 2020, le récit s'est achevé faute de combattants,

pouvons-nous dire, le duo ayant perdu une partie de son âme.

ISBN : 978-2-89816-292-3

© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2021

– 1293 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org